

RUMIZ Paolo, *On dirait que l'aube n'arrivera jamais* (août 2020, Arthaud, trad. Béatrice Vierne, 200 p.)



Du haut de ses 72 ans, le Paolo Rumiz de 2020 a la sagesse d'un patriarche et l'enthousiasme d'un adolescent.

Journaliste réputé à *La Repubblica*, il a accueilli le premier confinement, du 12 mars au 1<sup>er</sup> mai, comme une passionnante expérience du silence et de l'enfermement. Il habite Trieste, dans un grand appartement qui regarde la mer. Il a pu y faire jouer ses cinq sens pour profiter de ce moment exceptionnel (ou cru tel !) et rédiger une chronique quotidienne qu'il envoyait à *La Repubblica*. Elles eurent un tel succès qu'elles furent réunies en livre en Italie dès juin, puis traduites en France deux mois plus tard. Notons que le titre français, tiré d'une phrase du livre, n'a aucun rapport avec l'original, *Il veliero sul tetto* (Le voilier sur le toit, cf commentaire suivant).

Ses chroniques sont un pot-pourri de sensations, de réflexions, de critiques, de joies et de pessimisme.

Ses sensations sont le plus souvent positives : d'abord il respire le silence qui plane sur la ville. Ne rompre ce silence qu'avec des applaudissements et des chansons adressés aux soignants, de balcon à balcon. Réentendre le chant des passereaux, voir les V des oies sauvages passer sans chasseurs aux aguets. Découvrir sur la mer l'ondulation des thons réapparus après une longue absence ; mais ne plus voir d'autos s'empiler dans les rues. Admirer la mer sans navires de jour, de nuit, du haut du toit sur lequel il se hisse comme un marin dans les huniers. Sentir arriver le printemps, serein dans la tempête. Savourer Rachmaninov et les poèmes d'Essenine. Faire son pain !!

Ses réflexions, fréquentes et intenses, portent sur ce qu'était le monde d'avant et ce qu'il sera après. Sur l'état sanitaire de l'Italie. Sur l'émergence d'une solidarité, d'un esprit communautaire. Mais aussi sa peine de voir Gorizia, avec la frontière qui la divise en deux, à nouveau matérialisée, dans une ambiance de guerre froide. Découverte que les stratégies pour juguler les pandémies remontent à l'antiquité. Un beau passage sur la tendresse, complément nécessaire, dans les milieux hospitaliers. Mais effroi devant le massacre culturel qu'impose l'isolement.

On sent venir les critiques : sur tout ce qui est hypocrite ou dictatorial ou mensonger, venu des politiciens, Salvini en tête, des réseaux sociaux propagateurs de fake news ou de complots, sur les profiteurs comme Amazon. Il sent le fascisme qui se terrait germer de nouveau avec force. Il accuse la Ligue du Nord d'avoir d'entrée sabordé le système sanitaire. Et encore il n'a plus la télé, dont il a détruit solennellement le poste quinze ans auparavant. Il déplore tous ces gens qu'on laisse mourir sans pouvoir les accompagner.

Au passage quelques coups de griffe à la France. Elle se croit toujours supérieure, elle a snobé les réactions de prudence italiennes, a fait la fête jusqu'au 12 mars en se prétendant immunisée et a même organisé des élections ! (D'autres passages montrent par ailleurs qu'il aime la France et sa culture, au-delà de ses gouvernants).

Ses joies proviennent de ses communications plus fréquentes avec ses fils et petits-fils. Avec la satisfaction de leur voir prendre des options humanistes, pragmatiques, et intelligentes dans tous les cas.

Il évoque, presque invoque, son ami disparu, Piero le marin atypique et inspiré, anticonformiste, qui lui racontait le monde, les tragédies shakespeariennes, les légendes. Il jouait de la clarinette tout en douceur au clair de lune, dansait le rébétiko et affrontait sereinement sa mort annoncée.

L'humaniste solidaire, le défenseur acharné de l'Europe, de ses valeurs et de son utilité, le pourfendeur de l'hypocrisie et de l'incompétence, tout se mêle dans cet homme entier, droit, sensé, qui énumère avec force, sobriété et poésie, le déroulement de ces deux mois et demi de confinement. Mais ses conclusions (lire la préface, en fait une postface) sont désabusées : que deviendra le bel esprit qui naissait de ces contraintes ? Le retour à la « normale » sera-t-il aussi le retour à l'égoïsme et au profit ?

La suite a confirmé ses craintes. Et la bora souffle toujours...

Claudine LAURENT  
Janvier 2022

RUMIZ Paolo, *Il veliero sul tetto* (juin 2020, Feltrinelli, 120 p.)

Cet auteur est né à Trieste en 1947. Il a parcouru l'Europe en tant que grand reporter. Dans ce livre, il est question de réflexion et de discussion sur la crise du Covid 19.

Du 12 mars jusqu'à avril 2020, l'auteur raconte la première partie de la pandémie en décrivant les critiques et les aspects plus agréables de cette période. On reste à la maison pour respecter l'autre en évitant la contagion. Est-ce que cela serait le signe d'une société communautaire et solidaire ou bien une société désintégrée où ne règne que l'égoïsme ?

Il se dit que cette pandémie est une catastrophe mais aussi un précieux avertissement pour la suite de la vie de l'humanité. Il nous parle de tous les sujets préoccupants : l'immigration, la sécurité, les problèmes du milieu médical, la fin de vie, le capitalisme et ses dangers. Sa seule sortie, c'est sur le toit, il rêve qu'il est sur un voilier. Enfin, il donne quelques pistes pour que le monde aille mieux.

Ce livre est très bien écrit avec un vocabulaire riche, parfois difficile. C'est un mélange de poésie et de considérations politiques.



Colette DOMERGUE  
décembre 2022